

Les *Pensées* et l'*Essai sur le goût*

Ce qu'on appelle l'*Essai sur le goût* de Montesquieu consiste dans le texte publié au tome VII de l'*Encyclopédie* en 1757 d'après un manuscrit probablement fourni par J.-B. de Secondat, après la mort de son père qui avait promis à D'Alembert un article « Goût » en 1753 ; quinze chapitres de longueur inégale – ce qui n'est pas surprenant chez l'auteur de *L'Esprit des lois* – dont le dernier est inachevé et dont le premier porte le titre de l'ensemble : *Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art*. Texte posthume donc, inachevé, dont ne nous est parvenu aucun manuscrit qui pourrait permettre d'affirmer que l'ordre dans lequel se présentent les chapitres est bien l'œuvre de Montesquieu, et de dater leur rédaction. S'agit-il de la version plus ou moins remaniée, voire de l'assemblage plus ou moins cohérent, d'écrits antérieurs plus ou moins élaborés ou bien de la refonte globale de ces réflexions qui remontent manifestement fort loin et se sont poursuivies en particulier au cours et au retour des voyages ? La correspondance (essentiellement une réponse à J.-J. Bel) et les notes de voyage fournissent quelques indices – je vais y revenir –, mais c'est le recueil des *Pensées* qui permet le mieux d'avancer quelques hypothèses, peut-être bien fragiles, sur les étapes de cette réflexion et surtout sur le stade ultime de celle-ci, grâce à ce que nous y trouvons mais aussi ce que nous n'y trouvons pas.

La réponse à J.-J. Bel sur la critique que celui-ci avait faite des célèbres *Réflexions* de l'abbé Du Bos fait remonter à 1726 le projet d'approfondir ces questions délicates sur la nature du goût (sentiment ou discussion) : « Je barbouille du papier, disait Montesquieu, et j'écris sur une chose qui demande beaucoup de réflexion. »¹ Quant aux notes de voyage, dans la

1. *Correspondance I, OC*, Oxford, t. XVIII, n° 236, p. 268.

mesure où elles mentionnent des expériences que reprendra l'*Essai* comme exemples de plaisirs esthétiques, elles montrent évidemment que la réflexion s'est poursuivie après le retour à La Brède en 1731. Les *Pensées*, elles, offrent des indices beaucoup plus nombreux et sur davantage d'années. Indices d'ordres divers: mentions explicites de titres (concernant le goût et un domaine plus ou moins étendu, ouvrages d'esprit, beaux-arts, nature et art, ou des notions connexes: les plaisirs, le beau), mentions qui se présentent dans le texte des fragments ou comme des notes marginales ou comme des ajouts; mentions explicites de projets; présence d'idées accompagnées ou non de mentions marginales qui les incluent ou les excluent des ouvrages désignés par les titres en question, et qu'on retrouve ou non dans la version ultime, le texte de l'*Encyclopédie*, sous la même forme ou avec des modifications appréciables. Examinons ces indices.

Le premier titre à se présenter, « Sur le Goût et les ouvrages d'esprit », limite la réflexion aux lettres; il a la forme d'une note en marge intérieure du manuscrit, de la main de Montesquieu, en face du début du n° 108, et qui concerne la séquence 108-135 (vol. I, p. 100 à 121), soit un ensemble recopié par Duval, donc datable d'avant le départ en 1728; son contenu est le suivant: « De plusieurs idées que j'avais, voici celles qui n'ont pu entrer dans mon ouvrage sur le Goût et les ouvrages d'esprit. » Cette note pose plus de questions qu'elle n'en résout: de quand date-t-elle? Elle ne signale de fait qu'un rejet, et justement dans ce recueil des *Pensées* qui est une sorte d'entrepôt d'idées en attente d'utilisation; elle n'informe pas précisément sur le contenu des idées non rejetées dont on se demandera d'où elles viennent, comme le rejet, et où elles sont passées, car, de cet « ouvrage sur le Goût et les ouvrages d'esprit », on n'a aucune trace; d'où la question capitale: quel était le degré d'élaboration et la forme de cet « ouvrage »? Or cette note marginale autographe au début de la séquence rejetée n'est pas la seule, n'est pas forcément contemporaine du recopiage de cette séquence par Duval, avant 1728, alors que ce recopiage a toutes chances d'avoir lieu peu après le tri qui a prélevé des idées à retenir/rejeter.

Voyons cela de plus près: est mentionné aussi dans la marge de cette séquence 108-135, en face du n° 113, un autre « ouvrage »: « Ma Différence des génies », dans lequel Montesquieu dit avoir « mis cela », c'est-à-dire ce qui est devenu le n° 113; il y a donc dans cette séquence des éléments rejetés d'un « ouvrage sur le Goût et les ouvrages d'esprit », utilisés probablement après le recopiage dans « Différence des génies »; tous ces éléments ont toutes chances de provenir d'une réserve antérieure commune, laquelle pourrait faire remonter la préoccupation d'écrire, sinon sur le goût précisément, mais sur des questions d'esthétique littéraire générales,

plus haut que 1726. En effet, certaines des idées non retenues, devenues les n^{os} 112, 114, 115, 116, se retrouvent – pas toujours dans les mêmes termes, ce qui suppose une réécriture intermédiaire – dans l'un des fragments trouvés à La Brède par Louis Desgraves, qui les a recueillis à la suite des *Pensées* (Appendice, n^{os} 2252 à 2264). Ce sont des pages volantes autographes, conservées à la bibliothèque de Bordeaux sous la cote ms. La Brède 2518-2519. Celui qui nous intéresse est le 2519: il porte en tête « Mettre dans mes réflexions » et, sur ces mêmes feuilles et à la suite de ce qui est devenu les *Pensées* en question (112, 114, 115, 116), on trouve un fragment concernant les *Lettres persanes*; ce qui, vu surtout les thèmes traités (conditions de possibilité de la poésie dans le monde moderne, comment apprécier Homère, traductions de l'*Illiade* par La Motte, Mme Dacier), inviterait à remonter au-delà de 1721, voire de 1717, date de la lecture à l'académie de Bordeaux de la dissertation sur la « Différence des génies ». Quant aux notes qui mettent ces divers éléments en relation avec « Sur le Goût et les ouvrages d'esprit » et « Différence des génies » et qui ont probablement été inscrites en même temps, au moment d'une reprise générale de ces recopiations dans les *Pensées*, elles peuvent avoir été inscrites jusque vers 1736, au plus tard, puisque par la suite le titre de « Différence des génies » n'est plus valable.

On peut donc estimer, touchant l'ouvrage primitif sur le goût, que la réflexion est ouverte depuis bien avant 1726; il n'est pas impossible de remonter vers 1717, après la publication en 1714-1715 d'ouvrages importants comme *Des causes de la corruption du goût* d'Anne Dacier en 1714 et le *Traité du Beau* de Crousaz en 1715. Cette réflexion n'a pas forcément pris corps dans un ouvrage achevé avant 1728. Il importe de se souvenir des hypothèses d'Henri Roddier, reprises par Charles Beyer à propos de notre texte, sur les méthodes de travail inculquées à leurs élèves par les Oratoriens (constituer des dossiers autour d'une question ouverte) et du sens que donne Montesquieu à « ouvrage » à propos de l'*Histoire de la jalousie*, dans le n^o 483: « J'avais fait un ouvrage intitulé *Histoire de la Jalousie*; je l'ai changé en un autre: *Réflexions sur la jalousie*. Voici les morceaux qui n'ont pu entrer dans le nouveau plan [...]. » Hypothèse qui trouverait des confirmations dans la mention explicite de projets, comme dans le n^o 272 sur la définition du beau proposée par le Père Buffier², autographe figurant aux pages 292 et 293 du volume I (Robert Shackleton date d'avant les voyages les trois cents premières pages du volume I, transcrites en majeure partie par Duval, à l'exception de « très petits fragments »); Montesquieu

2. Au chapitre XIII du *Traité des premières vérités et de la source de nos jugements*, 1724.

estime que le jésuite est « excellent peut-être pour expliquer toutes les beautés de goût, même dans les ouvrages d'esprit » et conclut : « Mais il faudra penser là-dessus. » Rien n'est donc acquis touchant le domaine littéraire et, dès avant les voyages, la réflexion devient plus générale. De même le n° 882, brouillon de lettre recopié par le secrétaire E vers 1736 (vol. II, f. 5), relatant une conversation à Milan sur les ordres d'architecture, annonce que Montesquieu expliquera « quelque jour » la « raison physique » du caractère non arbitraire de ces « beautés ».

Revenons aux titres : celui de « Sur le goût » est mentionné deux fois dans des passages autographes, datant d'après le retour (il y est question des voyages) figurant aux pages 366 à 372 du volume I, soit dans l'ensemble des feuillets 334 à 489 que Robert Shackleton situe entre 1731 et 1733 (début de « E »). Les mentions de ce titre se trouvent au n° 405 et dans les ajouts au n° 399, et elles posent maintes questions. Les n°s 399 et 405 font partie d'une série autographe (397 à 407) ouverte par la courte pensée n° 397 qui rappelle que le *Spicilège* a accueilli « quelques remarques » sur les arts plastiques « tirées de [...] conversations avec le chevalier Jacob » et annonce la transcription d'« observations » faites par la suite. Ouvrons une petite parenthèse sur les remarques passées dans le *Spicilège* : elles y constituent le fragment n° 461 et y ont donc été reportées pendant le voyage, puisque Montesquieu a emporté ce cahier et y écrit lui-même depuis le n° 459. Elles ont dû passer par le stade intermédiaire de notes prises, lors des entretiens avec Jacob, sur des feuilles volantes, peut-être le ms. 2518, dont le contenu est reproduit par Louis Desgraves sous les n°s 2254 à 2264. Il contient justement ce qui est devenu le n° 2255, passé dans le *Spicilège* (468), et les n°s 2260 et 2261 qui sont des remarques sur les beaux-arts, bif-
fées comme ce qui passe dans le *Spicilège*.

Commençons par le n° 405 : il fait état d'un « ouvrage » intitulé « Sur le Goût », existant forcément, sous quelque forme que ce soit, entre 1731 et 1733, et qui n'a pu se constituer que pendant les voyages. Information qui pose bien des problèmes : « Voyez ce que j'ai dit, dans mon ouvrage sur le Goût, sur le clair-obscur dans la peinture, sculpture, architecture » ; or pourquoi signaler ici des développements qui ont déjà trouvé place dans un ouvrage existant, alors que les autres « observations » constituant la séquence 397-407 ont été dites par le n° 397 « n'avoir pu entrer dans mes divers ouvrages » et se trouvent entreposées dans les *Pensées* conformément à la vocation de ce recueil ? Cet « ouvrage sur le Goût » est-il le même que celui qu'on suppose avoir été déjà avancé avant le départ en 1728 ? Il semble que non puisqu'il porte sur les arts plastiques – à moins que, selon la logique du titre à portée générale (et le projet suggéré par le n° 272 ?), le

dossier consacré aux « ouvrages d'esprit » se soit élargi aux beaux-arts? L'article de l'*Encyclopédie* brassera tout cela.

Ce titre apparaît aussi dans deux ajouts au n° 399: il se présente dans une petite phrase (« J'en ai parlé sur le Goût ») qui n'est pas une parenthèse contemporaine de la transcription de ce n° 399, mais un ajout à la fin de la première ligne du deuxième paragraphe, qui se poursuit en interligne à la suivante. Il concerne les remarques de ce paragraphe qui portent seulement sur la sculpture et les exigences auxquelles elle doit se soumettre touchant l'usage des symétries et des contrastes. Il en sera effectivement question dans l'*Essai*, dans un développement qui brasse les exemples des arts plastiques (sculpture, peinture, architecture) et les ouvrages d'esprit; c'est le chapitre intitulé « Des contrastes », dont le propos se place du point de vue de l'analyse du plaisir de l'âme d'où découleront les règles à observer par artistes et écrivains.

Cette perspective des plaisirs est évoquée par le premier des ajouts au n° 399; il consiste en effet dans une note en marge du début du premier paragraphe: « J'ai employé ceci dans mon ouvrage sur le Beau » – ce dernier terme mal lisible est écrit au-dessus de celui de « plaisirs », biffé; orientation qui aurait donc été abandonnée? à moins que la substitution de « Beau » à « plaisirs » laisse déjà entendre, comme l'affirmera le chapitre introductif du texte ultime, que le Beau n'est qu'un plaisir désigné par un nom? Cette note assigne à ce dossier « Beau » un développement portant seulement sur la sculpture et les « ressources » qu'elle offre à l'artiste, du point de vue duquel se situe tout ce discours. La dernière phrase (« Car la sculpture est naturellement froide ») ménage une sorte de transition vers le deuxième paragraphe, dont on a déjà parlé, dans la mesure où elle met en cause plus nettement les réactions du spectateur, déjà impliqué par « surprise ». On retrouvera cette phrase dans le chapitre « Des contrastes » de l'*Essai*, qui apparaît comme le brassage ultime, dans la perspective de l'analyse des plaisirs, objets du goût, de ces remarques, d'ordre technique avant tout, alors dispersées entre plusieurs « ouvrages ».

On épiloguera vainement sur ce que les relations de substitution et de coexistence de ces trois titres peuvent suggérer sur les orientations de ces « ouvrages », dont le nombre, la concomitance, les objets connexes appelant les interférences invitent à croire au caractère ouvert; et cela d'autant plus qu'on n'a pas les moyens de situer dans le temps ces corrections et ces ajouts, les uns par rapport aux autres. Robert Shackleton parle globalement de 1735. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont ultérieurs, même de très peu, à la transcription dans le recueil des « observations » faites pendant le voyage et qu'ils témoignent d'indécisions et de remaniements puisque ces

« observations » (devenues les n^{os} 397-407) étaient expressément dites « n’avoit pu entrer dans mes divers ouvrages ». Ceux-ci (« Goût et ouvrages d’esprit » ? « Goût » ? « Plaisirs » devenu « Beau » ? Peut-être aussi « Sur la critique » dont il est plus ou moins question à cette date ?) n’ont pu qu’être le lieu et l’objet de remaniements, redistributions, interférences entre perspectives voisines et connexes : indice d’une réflexion qui s’élargit en éclatant et en se ramifiant. Mais de ces avatars, on n’a de trace avérée que ces ajouts au n° 399, et rien jusqu’à la publication dans l’*Encyclopédie* du manuscrit « imparfait », selon les termes des éditeurs. Rien d’explicite, car les *Pensées* continuent à nous informer en particulier par l’absence de mentions de titre ou de notes marginales, là où on s’attendrait à en trouver. On y rencontre en effet (avant et après 1728) bien des idées, sans note marginale ou ajout signalant qu’elles ont été utilisées pour un ouvrage sur le goût, alors que certaines d’entre elles joueront un rôle important dans le texte final.

C’est l’inverse de ce qui se passe pour le n° 405 qui, rappelons-le, assigne à un ouvrage sur le goût un développement sur le clair-obscur, alors que l’article encyclopédique y fait à peine allusion à la fin du chapitre « Des plaisirs de la variété ». C’est le fragment 461 du *Spicilege* qui lui consacre trois lignes précises et c’est également de ce fragment que sont passées dans l’*Essai* quelques remarques (sur le gothique, sur la division des sujets en peinture), non signalées comme utilisables dans « Goût », etc., au retour du voyage. La même chose se passe pour un certain nombre de *Pensées* sur un certain temps – dans la mesure où on peut avoir là-dessus quelque certitude, mais l’usage de signaler par « mis cela dans... », l’utilisation ultérieure de *Pensées* anciennes ont-ils été systématiques ? À supposer que ç’ait été le cas, en ce début des années 1730 où s’effectue manifestement un travail sur des textes existants plus ou moins élaborés et une révision générale du recueil des *Pensées*, on pourrait en tirer argument pour refuser la thèse de la continuité entre un « ouvrage » sur le goût plus ou moins élaboré et l’*Essai sur le goût*, et avancer celle d’une reprise complète, ultérieure voire ultime, de ce problème, utilisant d’une part des idées qui ont laissé des traces dans les *Pensées*, dans le sillage d’autres préoccupations, celle de l’*Essai sur les causes* par exemple, et qui vont recevoir une fonction dans la réflexion sur le goût, d’autre part certainement aussi le contenu de ces « ouvrages » dont Montesquieu a signalé l’existence, espèces de dossiers d’où sont peut-être sortis les fameux fragments additionnels dont Pierre Rétat a étudié la révélation progressive entre 1798 et 1804 et qu’une tradition éditoriale, depuis 1816, publie à la suite des quinze sections de l’article encyclopédique. Malheureusement on ne possède pas ces dossiers qui ont

peut-être disparu dans les allées et venues des papiers de Montesquieu entre France et Angleterre. On ne pourra donc rien en dire. On peut s'intéresser en revanche aux idées présentes dans les *Pensées* qui se retrouvent dans l'*Essai*, avec parfois des fonctions structurelles cardinales, sans avoir été signalées comme telles; ce qui permet de supposer une mise en œuvre tardive, bien après 1730-1736, d'autant plus que ces thèmes – on va le voir – ont subi entre-temps des modifications notables.

Il s'agit d'abord de la pensée n° 65 (vol. I, p. 64, écriture de Duval; probablement assez ancienne) qui note la manie des antithèses de saint Augustin ou de Saint-Évremond, estimée fatigante parce qu'elle limite leur pensée; elle fournira le pendant littéraire des contrastes à répétition qui engendrent le déplaisir de l'uniformité dans les arts plastiques (chapitre « Des contrastes ») – utilisation dans une perspective différente. Même reprise d'une remarque littéraire dans une perspective générale (chapitre « Des beautés qui résultent d'un certain embarras de l'âme ») pour le n° 554 (autographe, vol. I, f. 436, vers 1733?) sur la difficulté du style naïf. Le motif de la « ceinture de Vénus », lié à l'opposition de la grâce à la beauté, qu'on rencontre au chapitre sur le « Je ne sais quoi », est apparu dans les *Pensées*, dans cette période du retour des voyages, lors du recopiage par Montesquieu de retombées de ses *Dialogues*, donc dans un autre contexte (n° 332, dans la série 330-38, vol. I, p. 336). Et le n° 1449 (autographe, vol. II, f. 212v), datable de peu avant 1743, situera la beauté dans la seule « régularité des traits » pour l'opposer non à la grâce mais à « l'expression du visage » qui « fait une femme jolie ».

D'autres thèmes, qui se révéleront capitaux, ont intéressé Montesquieu depuis longtemps. Ainsi des « idées accessoires », présentes dans le n° 203 (vol. I, p. 96-97, écriture de Duval) pour rendre compte du plaisir produit par le texte original plutôt que par sa traduction, en dépit de la perfection intrinsèque de celle-ci et en raison – paradoxalement – de sa partielle inintelligibilité: celle-ci favorise en effet l'intervention de l'imagination qui peut ainsi ajouter une « idée accessoire » dite plus agréable que la véritable. L'exemple des traductions ne reparait pas dans l'*Encyclopédie* – c'est dommage –, mais les idées accessoires, liées à la surprise, aux « liaisons » et aux plaisirs – dont Montesquieu aura noté entre-temps (n° 587, autographe, vol. I, f. 445v) qu'ils sont toujours causés par des choses « déraisonnables » –, jouent un rôle structurel important dans ce texte axé sur l'analyse des plaisirs de l'âme. Il en est de même pour la « curiosité », présentée incidemment dans le cadre d'une discussion de Hobbes, comme « le principe du plaisir que l'on trouve dans les ouvrages d'esprit » (n° 288, autographe, vol. I, p. 310). Un exemple issu des expériences italiennes, celui des cas-

trats, n'a pas encore trouvé sa place et son poids, lorsque le n° 388 (autographe, vol. I, p. 363) se demande pourquoi Montesquieu ne peut s'accoutumer à leur voix. Les *virtuosi* deviendront l'exemple privilégié du mélange complexe de plaisir et de déplaisir, analysé au chapitre « De la sensibilité », thème qui s'articulera à celui des idées accessoires. Notons aussi le n° 408, également autographe, un peu plus loin dans le volume I (p. 373), sur la joie qui « fatigue à la longue » : thème et expression repris dans l'*Encyclopédie*, mais avec une portée générale, pour le problème des plaisirs, objets du goût, justement à la fin de l'espèce de creuset qu'est le chapitre sur l'amour des contrastes – thème également présent dans l'*Essai sur les causes*.

Mentionnons enfin la réflexion fondamentale sur le caractère positif ou relatif des qualités de beau, bon, grand, parfait, etc., qui chemine dans le recueil au fil des pensées n°^{os} 410 (autographe, p. 374), 799 (recopiée par le secrétaire E à ses débuts, p. 513-514, mais augmentée d'un ajout final autographe : « Grande découverte qu'il n'y avait pas de qualités positives »), 818 (autographe, p. 523), mise en relation par renvois réciproques avec la précédente dont elle atténue la portée (« Quand on dit qu'il n'y a point de qualité absolue, je crois que cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait point réellement, mais que notre esprit ne peut pas les déterminer »), ce que confirme le n° 1154, autographe inclus au feuillet 80 du volume II dans des plages d'écriture du secrétaire E. Aboutissement vers 1737 d'une discussion ouverte vers 1733 ? Aucune mention marginale ne met ce thème en relation avec les « ouvrages » sur le goût ou le beau, vraisemblablement en chantier dans ces années-là, alors qu'il reparaitra sous sa forme la plus radicale (« les qualités relatives de notre âme ») dans le chapitre introductif de l'*Essai*, pour écraser la notion de beau, etc., sur celle des plaisirs, objets du goût, dont ce texte s'emploie à analyser les causes. Ce sont là pourtant de ces développements abstraits que Robert Shackleton estimait anciens, alors que c'est bien plutôt à partir de l'accord avec les Encyclopédistes que Montesquieu se livre à un travail tout autre que l'ajout de trois chapitres géniaux et concrets aux « tâtonnements » d'un « vieil ouvrage » qui échauffait « dans le vide un système logique et rationaliste ». Un ouvrage relativement achevé a-t-il au reste jamais existé ? On n'en saura jamais rien.

Mais c'est ici qu'une absence dans les *Pensées* pourrait être hautement significative. Pourquoi (je dois cette question à Catherine Volpillac-Auger) l'*Essai sur le goût* n'est-il pas mentionné dans le n° 1631 *bis*, cette espèce de sommaire tardif en tête du troisième et dernier volume où le secrétaire P a recopié divers matériaux depuis 1748 ? Il l'aurait été s'il y avait eu à recueillir des « chutes » utilisables ailleurs et autrement d'un ouvrage

plus ou moins achevé ou abandonné (comme probablement ce « Traité du Beau » dont le n° 2250 conserve la trace – au reste étrange) : l'ouvrage sur le goût, à notre avis, n'a jamais été ni achevé ni abandonné et ses éléments devaient être rassemblés dans un dossier spécifique, vraisemblablement disparu. Il devait comprendre ces idées anciennes (« De plusieurs idées que j'avais », dit la note au n° 108) que Montesquieu a retenues alors qu'il en excluait d'autres que nous connaissons, pour les entreposer dans les *Pensées* avant 1728 ; probablement aussi ces fragments plus ou moins informes qu'on a pris l'habitude – très discutable – de publier à la suite de l'*Essai*. D'où en effet peuvent-ils avoir été exhumés ? Encore une absence significative : aucun propos analogue ne se rencontre dans les *Pensées*. Ils étaient donc ailleurs : ce sont au reste (seuls manuscrits que l'on possède) des feuillets séparés. Ce n'est pas le lieu de tenter de démontrer que, quel que soit leur intérêt, ils ne sauraient s'insérer tels quels à la suite des quinze chapitres existants. Il devait y avoir enfin des développements (combien ? lesquels ?) présents dans le texte final, seule pièce en fait dont nous disposions et que l'examen des *Pensées*, aussi serré que nos moyens nous le permettent, invite à supposer le résultat, inachevé, d'un remoulinage intégral.

Annie BECQ
 Professeur honoraire des universités